

Le personnage dans la littérature nord-africaine de graphie française: genèse d'une aliénation

Ahmed KHIAT

Université M.MAMMERI- T-Ouzou

Ces tableaux ont fait de l'autochtone figure d'étranger chez lui ; inconnu, il apparaît alors sans relations fraternelles. Intrus, il réveille les doutes et il est frappé de soupçons. Son silence provient de l'absence de pouvoir intelligible. Tout, dans sa vie, ne connaîtra aucune transcendance, et ne franchira pas les limites du corps.

Son destin se lit à distance, à travers des signes de tatouage, des stigmates, d'autres traces et couleur de sa peau. Il se définit facilement au regard nul besoin de réflexion ni aucun mérite de le dire dans les paroles.

Ainsi projeté dans la nature, dans l'errance, sans histoire ni avenir, comme une voile remplie d'air familial ou de vents amis.

La distance, l'espace, le temps, l'existence incompatibles avec l'absence d'inspiration chez ces personnages, au lieu d'être transcendés, se confondent et se réduisent en une seule dimension plate et unie.

« Au ciel plein d'attention

Ici la terre raconte... »

Raconte toute l'histoire

Toute la gloire
Et le ciel ne peut pas ne pas entendre
Pour montrer d'autres horizons.

I/ Le contact et la volonté de nuire :

La littérature nord-africaine de graphie française est initiée par les chroniqueurs, voyageurs et autres aventuriers ou missionnaires venus découvrir le pays quelque temps après la conquête d'Alger en 1830.

Cette littérature de passage, elle n'est pas le fait d'écrivains algériens disait Abdelkader Djaghloul en même temps qu'il attire l'attention sur son caractère doublement dangereux ⁽¹⁾

Les premiers auteurs étaient chargés des bureaux arabes, à l'image des officiers Trumelet, Daumas, officiers de la guerre de conquête. Dans ce contexte, une première littérature historique, dite de mal faire, jaillit directement de l'esprit même de l'opresseur, convaincu de liquider physiquement et massivement le peuple algérien conclut Djaghloul.

L'un des officiers les plus fascinés par la culture arabe et l'Islam, s'exprimait sur la nature du peuple algérien avec véhémence «chez la population de l'Afrique du nord, la grâce, l'intelligence, l'éclat d'une antique civilisation se mêle à l'énergie de la vie sauvage. ⁽²⁾

Il déclare par ailleurs que la force est le meilleur moyen de soumettre la population, il en fait une méthode inlassable dont il se vante à travers ses correspondances de guerre (...) il faudra que, bon gré mal gré, ces intrépides montagnards, courbent la tête devant la puissance de nos baïonnettes»⁽³⁾

L'on remarque aisément une littérature qui renoue poétiquement avec celle des croisades où le sarrasin, vil, traître, funeste à l'exemple de Marsile et Ganelon, en bon sauvage et barbare, trouva le salut qu'il méritait sous les coups de Roland.

Il se dégage de cette littérature, une revendication de la répression et du crime, qui n'a pas tardé à s'exprimer à travers des décrets et des lois discriminatoires: sur le plan politique, l'Algérie doit rester une terre de conquête et de nouvelles sensations; cette Algérie était élaborée dans la tête de tous ceux qui envisageaient de venir, chaque voyageur emportait de France son Algérie toute faite disait Jean Dejeux⁽⁴⁾ et à défaut d'ancrage se sont engendrés des textes, hormis l'exotisme, l'exubérance et le pittoresque, l'homme maghrébin ne joue aucun rôle⁵.

Cette littérature non seulement elle a découvert une nouvelle vocation mais aussi elle s'est assignée une tâche, ce dont il s'agit dans cette intervention: l'aliénation. Une tâche, s'est avérée, minutieusement réfléchie et mise en œuvre avec une nouvelle génération d'écrivains professionnels.

Toutes les définitions, philosophiques, sociologiques, ... s'y rattachent et se concordent, à travers les récits de ces écrivains; elle est la forme de la condition humaine de l'homme dans le monde. La liste est longue, Gauthier, Maupassant, Fromentin, Hugo, L. Bertrand, Eberhardt, Montherlant, Tocqueville, Renan.

Les récits des écrivains de l'après conquête, viennent confirmer les thèses des officiers militaires, qui voyaient dans l'écrasement des révoltes et des destructions des cadres de l'ancienne société, la mise à nu de l'indigène devant sa véritable nature sauvage; c'est imposer à l'Algérie un système de

colonisation particulièrement brutal, quelque peu anachronique. On évoque du côté des colonisateurs, tantôt la conquête romaine et la dénaturation des vaincus, tantôt l'épopée anglo-saxonne en Amérique du Nord et l'extinction de la race indigène.

Tocqueville, d'abord il menait des enquêtes sur le système scolaire algérien avant 1830, il écrit: « c'est par notre conquête que nous avons rendu la société musulmane plus ignorante et plus barbare qu'elle ne l'était avant de nous connaître », sinon comment expliquer d'un autre côté, quelque temps après la conquête, la volonté du général Ducrot qui insistait dans toutes ses démarches, à détruire les système scolaire des algériens: «entravons autant que possible le maintien et le développement des écoles musulmanes. Tendons en un mot au désarmement moral et matériel des indigènes pour éviter autant que possible l'opposition à notre système de valeur »⁽⁶⁾

Le terme indigène, désigne une population conquise, il désigne à partir de 1830, dans le langage des parlementaires français, des autochtones nés indigènes et exprime systématiquement la discrimination des races. D'après la loi du 24 février 1870, et celle du 25 juin 1889.

Les indigènes israélites ont été assimilés aux français, c'est-à-dire l'appartenance aux vainqueurs privilégiés. Le pays, ensuite, fut subdivisé, le nord soumis à la juridiction spéciale des tribunaux répressifs et cours criminelles, le sud à l'autorité militaire. Après cette juridiction les algériens connaissent des terminologies confuses: ils sont européens et non européens car musulmans, français mais indigènes, au moment où le colonat

échappait aux lois discriminatoires des différents régimes en même temps qu'il maintenait une domination écrasante.

Beaucoup d'écrivains français sont issus de souches militaire depuis Charles Perrault⁽⁷⁾, étaient connus pour leur mépris du peuple, surtout les écrivains officiers du 19^{ème} siècle et les fonctionnaires assimilés, à l'instar des généraux Eugène Daumas, Pélissier, entre autres Le Duc de Rovigo⁽⁸⁾, leurs positions étaient toujours réconfortées par les rapports de force et appuyées par des décrets.

À travers les lois, les déclarations, les correspondances, les discussions et débats, un phénomène était développé à l'intérieur de ce climat, il s'agit d'une existence dans l'univers politique et intellectuel, de concepts des plus avancés et des plus rétrogrades, autrement dit archaïques; non dans l'affrontement mais dans une cohabitation sauvage et rationnelle, de la pensée primitive de l'homme des cavernes et de la pensée rationnelle de l'homme du XX^{ème} siècle ⁽⁹⁾

Touts les décrets et toutes les lois depuis février 1794 ⁽¹⁰⁾, à nos jours, ont manqué de volonté à réparer le tort. Tel fût l'esprit qui a présidé à l'époque au projet de conquête, rendu favorable par la classe politique autant par les hommes de lettres. ⁽¹⁾

2/ L'autisme ou la philosophie de crise :

Peu après la révolution et la déclaration des droits de l'homme, la convention décrète que l'esclavage est aboli sur tout le territoire de la république, mais quelques années plus tard, lorsque des voix s'élevèrent contre l'esclavage dans des colonies, et il était tems pour la France d'honorer les principes de

la liberté et de l'égalité, Paris voyait dans l'abolition un dépouillement des richesses coloniales. » Quand la chambre dit liberté, le nègre traduit sommeil, quand la chambre dit égalité, le nègre traduit vol, quand la chambre dit dignité humaine, le nègre traduit vengeance et assassinat»⁽¹¹⁾

Le danger, était donc, la liberté de l'autre, le colonisé, à partir de là tout est à compromettre.

Albert Camus ressemblait un peu à Alexis de Tocqueville, pour celui-ci l'idée de travail est sensiblement liée à la situation de servitude, pour Camus l'idée de l'égalité est liée à la reconnaissance existentielle de la colonisation, il est affirmé chez les deux que toute émancipation en dehors de ces conditions serait une entreprise périlleuse.⁽¹²⁾

Après les croisades, l'esprit européen était sublimé par la refonte de Dieu dans un christianisme triomphant, face à un Islam presque impuissant, vidé, figé, car après la chute de grenade, la vie lui a été retirée.

Chateaubriand, se réjouit et s'exclame, à l'instar d'autres philosophes et historiens, contre l'Islam: "Tous les éléments de la morale et de la société politique sont au fond du christianisme, tous les germes de la destruction sociale sont dans la religion de Mahomet"⁽¹³⁾

Il a repris un jugement philosophique hégélien des plus cruels sur l'Islam et une condamnation de l'Afrique du Nord; selon ce jugement, l'Islam incarne le culte de l'abstrait non de Dieu mais de l'homme, désormais, il s'ouvre à la barbarie et au fanatisme; d'où les plus hideuses passions. Pour Hegel, cette doctrine, la dernière de toutes, doit être refoulée de la géographie

de l'occident et effacée de l'histoire universelle et le devenir des peuples; c'est ainsi que Hegel tenta l'élaboration d'une nouvelle vision envers l'Afrique du nord "(...) une des plus riches contrées du monde, n'appartient pas à l'Afrique, mais à l'Espagne (...), c'est un pays qui ne fait que suivre le destin de tout ce qui est grand ailleurs, sans avoir une figure qui lui soit propre.

Tournée, comme l'Asie mineure, vers l'Europe, cette partie de l'Afrique pourrait et devait être rattachée à l'Europe comme du reste ont tout récemment tenté de le faire, avec succès, les français"⁽¹⁴⁾

Hegel ne pensait nullement reproduire l'ère des croisades ou ressusciter le passé à l'âge moderne des découvertes, plutôt que de favoriser un esprit nouveau, celui des conquêtes et de bâtir un monde où règne une revanche chrétienne.

Il était plus radical que tous les penseurs de son époque, qui ont établi un lien direct avec les exploits du moyen âge, lui, dont la pensée était tournée vers une philosophie de l'histoire, voulait un occident débarrassé de ses complexes, libéré de ses crises morales ; un occident qui orienterait ses découvertes vers un autre devenir, celui de restaurer la grandeur de l'âme et d'ouvrir des horizons colonialistes.

Si l'épopée gréco-romaine, la poésie de la razzia chez les arabes de l'époque djahilite, puis la chanson de geste médiévale, privilégiaient le caractère viril et l'esprit chevaleresque ; en effet nous retrouvons dans cette littérature, le croisé et le sarrasin, le musulman et le chrétien à l'image de Antar Ibnou Chaddad, dans un combat loyal ; elle est l'expression esthétique de leurs désirs et de leurs émotions, elle sublime l'idéal de l'arabe face à l'autre.

Elle est aussi l'expression de l'histoire d'une culture ; anthropologiquement parlant, elle racontait une vérité originale dans une certaine acceptation du choc orient/occident, dans la mesure où elle clame poétiquement la gloire et le sens de l'honneur. Mais vers la fin du 18^{ème} siècle était né un esprit violent aux idées cruelles et au ton macabre, une culture corolaire des actes féroces et des génocides, commis plus tard et perpétrés par des bourreaux militaires, contre des populations civiles.

Ce sont là les prémisses d'une littérature nord-africaine, nous les retrouvons dans toutes ces réflexions philosophiques, politiques et littéraires. N'est-ce pas Bossuet avant même Chateaubriand, Hugo ou encore Poujoulat, qui a montré une attitude agressive en 1682 : «Tu céderas ou tu tomberas sous le vainqueur, Alger, niche des dépouilles de la chrétienté... tu rends déjà tes esclaves⁽¹⁵⁾

Cette littérature dressait injustement l'image d'une société inculte, oubliait que le pourcentage d'enfants scolarisés, capables de lire et d'écrire dans leur langue maternelle, était supérieur à celui de la France, estiment plusieurs sources « il y avait cent écoles publiques et particulières dans Alger avant notre arrivée »⁽¹⁶⁾

Voulant nous placer dans la médiocrité, en faire un déterminisme, et constituer un système permanent aux effets et causes, la perversion au plus haut degré. Cet esprit utopique de passage, s'était attelé à un objectif pernicieux et désastreux depuis 1830 est celui de « Soumission »⁽¹⁷⁾

C'est là que réside une réflexion insidieuse d'un esprit qui n'avait pas encore digéré l'influence d'une culture andalouse, dont la sacralisation de la femme dans la poésie française n'était qu'une tradition orientale depuis les grandes odes (Mu'alakat), où l'amour triomphant ne pouvait être ni émanation grecque, ni latine, encore moins gauloise⁽¹⁸⁾

3/ L'absence de dialogue ou défection de l'esprit des lumières :

Il y a dans ce monde, des êtres qui résistent, des peuples aussi; le peuple algérien est de ceux qui ont résisté au destin que voulaient lui imposer injustement, ceux qui se voyaient les plus forts.

Le terme de conquête est largement utilisé dans les temps modernes pour désigner une exploration d'un monde nouveau, il insinue dans le langage de l'occident, toutes les expéditions dont s'était lancée l'Europe depuis le XVIème siècle.

Cette vaste entreprise, commencée juste après l'ère médiévale, tantôt elle épousait le goût des croisades, tantôt elle reflétait le sens de découverte de peuples sauvages et barbares que les européens se vantaient la charge de les aider à sortir des ténèbres et apaiser leur sort. C'est ainsi que l'occident se voyait plus civilisé et plus sage que l'orient, surtout après sa dernière métamorphose, précisait J.P. Charnay; "il serait alors plus jeune et plus vieux que l'Islam" conclut-il dans les Contres-Orients⁽¹⁹⁾.

Les zones entre orient et occident qui servaient dans l'antiquité de limites assumaient en même temps le dialogue d'une civilisation méditerranéenne (phénicienne, égyptienne,

greco-romaine, islamique), et servaient davantage de bien entre Babylone, Athènes, Carthage, Rome puis Bejaia, Tlemcen et Cordoue; ces limites entre les deux entités ont cessé de les éclairer et interpeler leurs crises, tant sur le plan philosophique que politique, depuis Averroès jusqu'à Voltaire sans oublier les néos philologues andalous De Nebreja et De Valdes.

De nouvelles perceptions ont vu le jour, déterminèrent les visions de l'occident au terme de sa dernière métamorphose, transformèrent ces limites en zones d'interventions et provoquèrent des ruptures.

Mi- chrétiens, mi- hellénistiques, ces nouvelles perceptions allaient effacer l'image de l'Islam défenseur d'un humanisme et d'une morale, porteur d'un savoir, d'une liberté, d'un discours de persuasion, d'une culture d'enthousiasme et d'une littérature pleine de générosité qui charmait Goethe et le fascinait au plus haut degré. N'est-ce pas Michelet qui attribua l'humanisme aux arabes et confirma à plusieurs endroits la pensée et la sagesse des savants musulmans.

Les écrivains français, pratiquement tous, se réclamaient des principes humanitaires légués par la philosophie des lumières; font abstraction des souffrances de la population indigène. Engagés dans un débat pour l'abolition de l'esclavage, condamné déjà au nom du droit naturel et le principe d'égalité « la possession de l'homme est définie comme une odieuse institution », mais ces hommes de lettres, adoptent une autre position et une autre démarche; en effet, il ne s'agit plus, pour eux, d'abolition mais dans quelles conditions il convient de l'accomplir.

Dans le cadre de cette nouvelle optique qu'on ne saurait qualifier ou définir (philosophiquement), le postulat d'égalité entre les êtres humains, indépendamment de toute considération d'origine ou de race, sera explicitement revu et redéfini selon le nouveau contexte qui prévalait la justification des conditions humaines et l'affirmation de l'esclavage comme prétendu instinct **humain** ⁽²⁰⁾

Du postulat d'égalité se dégagent deux attitudes presque similaires. La première adoptée par deux hommes politiques en l'occurrence Ernest Renan et A. de Tocqueville qui voyait le colonisé dans une espèce animale et un état de sociabilité sauvage apte à être civilisé.

"Ne dirait-on pas, à voir ce qui se passe dans le monde, que l'européen est aux hommes d'autres races ce que l'homme lui-même et aux animaux?" déclarait Tocqueville.

Il souligne dans ses discours le mérite des français d'avoir été à l'origine des droits et valeurs humains, et le devoir particulier d'instituer un mouvement en vue de civiliser des peuples, car le nègre est civilisable. La guerre pour Renan est un simple coup de fouet obligatoire qui réveille les nations somnolentes.

La deuxième attitude considère les colonisés comme des êtres appartenant à une espèce intermédiaire entre l'homme et le singe.

Au vue des deux attitudes, la colonisation est une institution sociale dont les implications s'étendaient loin et méritaient d'être soumises aux philosophes. Telle était la

perspective morale sur la question de la colonie en Algérie et de la vision intellectuelle qu'il faudrait dès lors préconiser.

Ces auteurs, savouraient le soleil, buvaient le parfum des oasis, les sons et les couleurs, voguaient sur les dunes d'or et nageaient dans l'arôme des palmeraies, on en a qu'à lire Baudelaire pour comprendre comment l'Afrique, l'inspirait, lui procurait chaleur et plaisir amoureux.

Ils se sont assigné la tâche de préserver dans leur langue, l'esthétique et l'éloquence nécessaires puis habiller l'espace conquis de nouvelles mœurs et coutumes.

À partir de ce moment la fonction du narrateur était devenue séduisante et agréable, du moment qu'il s'agit de conter des histoires, des aventures, des exploits sans contraintes aucune. Un talentueux lyrisme s'est libéré et plongeait la narration dans l'aisance.

4/ La résistance mue, révèle l'être résolu :

Depuis l'antiquité, l'algérien réagissait, avec vigueur dans une littérature compatriote, au regard dédaigneux et dévalorisant. Il est vrai que la réaction dans "l'âne d'or"⁽²⁾ apparaissait comme une doléance exprimant d'abord le sentiment d'impuissance, où le présent qui signifie la domination romaine et la soumission de l'autochtone à cette autorité implacable, est justifié par le silence. Une réaction négative qui a fait que l'âne et le narrateur, à tour de rôle, l'un incarnait l'autre. Dans une démarche plaintive, ouverte devant la conscience, l'âne narrateur exprimait son mépris d'indigène et rappelait au monde que son aventure, de

plus en plus qu'elle se compliquait, de crise en crise, il se rapprochait du salut.

Racine a expliqué cette tendance et lui a conféré une vérité théologique, il montre que ce qui est éloigné dans l'espace, ce qui est crise de mœurs et de morale, ne dure pas dans le temps, il finirait par s'estomper car l'entendement a besoin de rattraper l'imaginaire et de cesser de rêver éternellement.

Le message incessant qui forme le silence des personnages et que cultive la volonté des auteurs, conspire et presse à être accompli comme une liturgie et à être moissonné calmement dans une fluidité de mouvements. Ces auteurs de la colonie, griment l'image d'un vaincu à l'extrême de la laideur pour ainsi chérir leurs fantasmes et tirer une jouissance, dirait-on de ces corps fermés sur leur parole inaudible; sans l'acte sonore salvateur il supporte gravement et patiemment le poids de la chair inappropriée qui leur a été donnée, "et ce sont encore des groupes d'hommes vêtus et encapuchonnés de blanc, aux visages graves et bronzés, qui débouchent en silence des ruelles ocreuses..."⁽²¹⁾

Même dans une société impitoyable on n'oublie pas de débiter le mépris et l'humiliation; ces personnages réduits aux bêtes, pratiquement dans toutes les circonstances qui leurs ont été réservés, ils ne sont même pas proches de l'homme de solitude; ces métaphores désolantes nous disent qu'ils sont toujours lointains, impossibles de se rechercher, le désordre jeté sur leur espace les maintiendra dans leur cavité osseuse et supplée aux mines de leurs rêveries.

Comment expliquer alors les diatribes enflammées, chez une classe d'écrivains français de l'époque? Est-ce le fait qu'ils renouent avec les croisades? Cette immense haine qui recherchait par tous les moyens à pousser les personnages jusqu'à les voir apprendre à souffrir bien comme il faudrait; de quel acabit est-elle ou de quelle nature?

Quelque chose d'extraordinaire, dans la tradition littéraire occidentale, notamment dans les récits romanesques, chez Proust, Stendhal, Flaubert... c'est l'ellipse⁽³⁾, elle a disparu complètement des récits des conquêtes, puisque les sommaires ne s'interrompent que pour faire place à la scène.

Les récits d'Eberhardt, commencent par une sorte d'ellipse indéterminée... puis le narrateur assure une présence indéfectible, il ne lâche plus ses personnages, ils sont épiés et observés dans tous leurs mouvements. La seule ellipse déterminée dans "l'écriture de sable" qui clôt le récit du "Magicien" est tout à fait insolite, « il regarda le cadavre pendant un instant, et dans sa pensée, il détailla les souvenirs de la nuit d'amour que, trois années auparavant, il avait prise à la belle Rahil, puis, du même pas tranquille, il reprit sa promenade »⁽²²⁾

On ne peut expliquer ce phénomène que par un esprit revanchard des écrivains eux-mêmes qui se substituaient à leur narrateur; dans une attitude qui ne reconnaît aucune clémence. L'ellipse, dans ses multiples formes et manifestations dans le récit, aurait pu arracher le personnage au narrateur, et le mettre à l'abri pour quelques moments. Pour l'avoir sous le regard attentif et l'accabler, le récit sacrifiait cette tradition ou figure du

mouvement temporel des événements et amputait ainsi une fonction, jugée caduque dans le paysage littéraire nord-africain.

La littérature moyenâgeuse, certes, elle évoquait affreusement les sarrasins, mais laissait égaux, dans la dignité, vainqueurs et vaincus.

La défaite et la mort de Marsile à Roncevaux⁽²³⁾ étaient accompagnées aussi de la mort de Roland et de Turpin, figure de foi, archevêque de Reims et le représentant de Dieu; la gloire de Diaz de Vivar en Espagne ou la victoire de Charles Martel sur Abdu Rahmane Al-Ghafiki en 732 à Poitiers ne s'étaient arrachées qu'après un épuisement terrible. Au-delà de l'orgueil, l'adversaire était respecté⁽²⁴⁾.

"Les secours qu'on organise pour les vaincus de la vie ou d'autres circonstances soulagent les vainqueurs et les heureux des remords qui pourraient ronger leur conscience" disait Maria Reiner Rilke.

Cette colonie funeste que voulaient imposer, comme destin, ceux qui se croyaient plus forts, était toujours considérée comme un début de régénération.

5/ L'aliénation:

Malgré tous les désastres, mais la question essentielle n'était pas une surface territoriale et un chiffre d'âmes, ce sont les conséquences et les séquelles logiques de toute guerre. Mais lorsque un philosophe qui proclamait une réforme intellectuelle et morale par blâmer la conquête entre les races égales en même temps qu'il la considère une régénération obligatoire des races inférieures par les races supérieures, inscrite dans l'ordre

providentiel de l'humanité, l'on se pose la question, de quelle source se nourrit un tel cynisme !? .

Renan dans sa réforme morale appelle d'abord à guérir l'esprit français du culte de la raison ! « Le premier principe de notre moral, c'est de supprimer le tempérament de faire dominer le plus possible la raison sur l'animalité »⁽²⁵⁾

L'aliénation pour le colonisateur, s'inscrit dans un ordre moral elle n'a rien de choquant, si l'on comprend bien les propos de Renan et de Tocqueville. Elle doit être entendue dans leur démarche coloniale, comme œuvre de victoire et l'épreuve d'une culture de la force; comme exercice d'une situation psychologique d'un peuple inférieur, comme état mental de sa défaite et de soumission et enfin comme un véritable enjeu d'une réflexion permanente.

Depuis Rousseau à Hegel, Marx, Eric Fromm, Marcuse, Mills, Habermas, Manheim ou encore Pareto, l'aliénation ne cessait de recevoir des significations philosophiques, sociologiques et politiques: elle est systématiquement un fait inhumain. La chute de l'être dans une nébulosité infernale à tel point qu'il perde la conscience de son malheur, tant l'arrachement aux valeurs moral est profond. De l'avis de tous ces penseurs, il n'y a pas de malheur dans la vie, insoutenable et inadmissible que celui d'être vaincu et colonisé. Là réside l'une des convictions essentielles de Tocqueville qui se vantait de déclarer dans les propos suivants : "je n'ai jamais été plus convaincu que le plus grand et le plus irrémédiable malheur pour un peuple, c'est d'être conquis"⁽²⁶⁾

Voilà un homme dont les idées et la réflexion sur la question de la colonie en Algérie, dépassaient la réductibilité pour sombrer directement dans le sordide. Voilà pourquoi, autant ils ont aimé le pays et ils l'ont chérie, autant ils ont haï le peuple qui l'habitait et ils lui ont voué la haine dernière et tout ce qui est exécrable.

L'aliénation pour Renan est un mal évident, s'applique aux fanatiques par la force et la brutalité, il ignore leur labeur et leur génie créateur et proclame que l'auteur de la richesse est aussi bien celui qui la garantit par ses armes que celui qui la crée par son travail⁽²⁷⁾

C'est par cette sauvagerie politique et cette barbarie morale qu'il pensait fonder une société pleine de charme, de lumière et de grâce.

L'aliénation signifie "Anomie" chez Durkheim, et désigne la violation de la loi. Un état de désagrégation, de destruction d'un groupe d'une société, dû à la disparition partielle ou totale des normes et des valeurs communes à ses membres.

L'anomie est une atteinte à l'uniformisation de l'imaginaire faisant d'un grand nombre d'individus victimes d'anomie. On peut la traduire par une crise de la loi d'échange entre l'individu et le monde. Elle est, dans la loi française, la situation de la personne dont les facultés mentales sont altérées, plus précisément encore, l'aliénation « et comme l'imbécillité, la démence et la fureur ; les actes d'une personne aliénée sont jugées néfastes pour la société et désavantageux pour lui »⁽²⁸⁾

L'aliénation était visible dès les premiers textes littéraires qui se sont servi de la femme comme un agent à double rôle, un

agent de rupture avec ses concitoyens d'un côté, et d'un autre, comme agent de rapprochement ou de lien avec le colonisateur.

Les femmes se manifestaient dans ces textes, toutes belles à côté des hommes laids à un degré effroyable. Fromentin qui a reconnu cet égarement de l'art n'a pas échappé à la règle. Dans le sud de Biskra, il n'hésita pas à décrire des caravaniers dans un passage désolant: "il me semblait sentir encore, en les approchant, comme un reste de tiédeur apportée dans les plis fangeux de leur burnous"⁽²⁹⁾

Il rajoute, plus loin avec plus de précision, lorsqu'il pénétra le premier village du désert enfoui dans des feuillages des palmiers: voulait peut être attirer l'attention du lecteur sur une population pacifique, il dressa le tableau suivant: "une jeune fille qui venait à nous, en compagnie d'un vieillard, avec le splendide costume rouge et les riches colliers du désert, portant une amphore de gré sur sa hanche nue; cette première fille à la peau blonde, belle et forte d'une jeunesse précoce, encore enfant et déjà femme, le vieillard abattu mais non défigurée par une vieillesse hâtive; tout le désert m'apparaissait ainsi sous toutes ses formes".

La même scène pratiquement nous est révélée par Mérimée, lui qui n'était jamais venu en Algérie, il nous livre ses plus belles lettres fantasmagoriques, "un vieillard laid comme un singe, à moitié nu sous un burnous troué, la peau couleur de chocolat à l'eau, tatoué sur toutes les coutumes, les cheveux crépus et si touffus, qu'on aurait cru de loin qu'il avait un colback sur la tête, "à coté de cet énergumène une jeune fille de treize à quatorze ans, elle appartenait à ces hordes sauvages errante dont

l'origine est inconnue! "Elle avait les plus beaux yeux du monde et ses cheveux tombés sur ses épaules en tresses menues terminées par de petites pièces d'argent ⁽³⁰⁾.

C'est dans le mouvement que voulaient cette littérature d'aliénation révéler la beauté du personnage féminin, au sourire gracieux, signe d'un aveu et d'une soumission; il vaut plus que les paroles, un appel tendre qui réveille les désirs émanant de l'instinct, suscitant tous les délices charnels; la raison pour laquelle elle est danseuse depuis Boughar jusqu'à Biskra et depuis Tlemcen jusqu'à ce magnifique tableau de Dinet "la danseuse de Ouled Nail".

Fromentin témoignait de la curiosité du regard latin dans un tableau riche en couleurs, il examinait le corps de la danseuse se renouant en cadence avec de longues ondulations "tout cela avec de doux sourires et des feintes de pudeur exquis"⁽³¹⁾

Ces tableaux se succèdent depuis cette soirée au sud de Médéa jusqu'à cette désolante scène de Emmbarka à Aflou, "cette minuscule capitale prostituée traditionnellement", "sous ses longs voiles de mousseline brodée glisse sur les dalles, tandis que ses hanches ondulent voluptueusement"⁽³²⁾ c'est un regard d'un œil latin, violent et tendre et qui n'a pas besoin d'être expliqué.

Aliéner, c'était vouloir remettre l'autochtone à un état primitif ou pernicieux, coupé des valeurs qui le constituaient et le façonnaient à travers les âges.

La parole puis l'écriture, fondaient l'héritage humain individuel à la fois et collectif, rendent compte de l'être en sociabilité et nous renseignent sur des millénaires d'existence, ce

que l'on a appelé communément l'histoire et la civilisation : l'œuvre de l'homme par excellence.

La parole et l'écriture servent à extérioriser l'être, lui permettent de contribuer à l'édifice de l'histoire universelle, dans laquelle il manifeste sa pensée créatrice parmi les nations. Lui ôter la parole, c'est nier l'entreprise authentique libre de sa conscience ; ce que nous appellerons le caractère anthropologique de la pensée ; ce mouvement infini que les grecs puis les romains éclairés, l'imageaient dans une métaphore judicieuse : le Rhombus. Le caractère réfléchi, permet de rétablir les relations avec l'autre parfois spontanément, même dans les situations des plus critiques ; catastrophes, désastres et guerres.

Pire que marginaliser, ôter l'acte linguistique à une communauté, c'est la remettre à la vanité, au vide...

Le message était clair, éloquent et douloureux, il ne s'agit nullement de mépris mais de non reconnaissance du statut humain.

« si la sottise, la négligence, la paresse, l'imprévoyance des états n'avaient pour conséquence de les faire battre, il est difficile de dire à quel degré d'abaissement pouvait descendre l'espèce humaine »⁽³³⁾

La guerre dans l'esprit de Renan s'inscrit comme une véritable démarche de délivrance, un salut du vainqueur et une théorie drastique et immorale permettant l'évacuation des peuples opprimés et la reconstitution d'une nouvelle conscience supérieure. Renan tenait bien en tête un commentaire de Averroès qui avait dit : « Bien que les individus meurent toujours, d'autres les remplacent et si la science vient de

manquer en un point de la terre, on peut être assuré qu'elle est en quelques autres ⁽³⁴⁾

Cette question chez Renan a nécessité d'être orientée vers des positions éternellement claires, c'est dans ce sens qu'il s'est permis de parler d'éternité puisqu'il s'agissait de choses humaines.

6/ Les convoitises d'un exotisme.

L'homme est la mesure de toutes choses qui existent et de celles qui n'existent pas.

La terre et la fertilité sont synonymes de richesse depuis l'antiquité, les romains avaient fait du pays le grenier par excellence; la possession demeure avec la colonisation française signe de pouvoir continental.

L'exploitation dans une acception large est le corollaire de la propriété privée, celle-ci était devenue un patrimoine sacré dans les colonies.

Mais, quel est le lien entretenu par un personnage muet dans ces récits littéraires, si ce n'est un être dépourvu de dignité; à qui on refusa la parole, l'empêchant par cet acte d'être soi-même. Lui ôter la faculté linguistique, il sera donc en théâtre de dépossession du verbe, de l'imaginaire; inapte à remplir des tâches dévouées aux hommes, décrié et déchu, il est réduit à rien.

La situation de l'indigène était une aubaine pour développer des thèses et montrer comment préserver une colonie, l'étendre et en ouvrir d'autres. L'indigénat était devenu dans ce sens, inhérent à la colonisation et par conséquent une affaire d'État.

Depuis, la haine se dessout dans les métaphores, envahissant un exotisme aidant. Le français dominait, sa culture s'imposait et sa littérature décrivait la misère enveloppée de couleurs d'exubérance provoquant tous les contrastes pour proférer à la langue de Voltaire d'autres styles et d'autres poétiques nouveaux comme si elle ne pouvait jamais les développer loin de cette bizarre entreprise qui manie le mal au pittoresque. Certains, se vantaient de cette vertu de l'heure, qui est précisément de rappeler que la vraie littérature s'était toujours faite ailleurs.

La France voulait peupler surtout les régions du sud-ouest, elle avait besoin de convaincre les gens d'aller travailler et y vivre.

Eberhardt, sans doute, dans un habile stratagème militaire, encadrée et orientée, elle consacra sa plume à décrire et montrer la beauté du pays. Elle écrit "Dans l'ombre chaude de l'Islam" sur un ton spirituel, ce dont avait besoin les populations du nord, cette force et cette énergie nécessaires pour abandonner les villes ou la vie selon Eberhardt était vidée de cette substance; de la chaleur humaine." Quand j'ai dormi à la belle étoile, sous ces ciels du sud oranais qui sont d'une profondeur religieuse, je me sens pénétrée des énergies de la terre, une sorte de brutalité est en moi avec le besoin d'enfourcher ma jument et de pousser tout droit devant, sans faire aucune réflexion"⁽³⁵⁾

Eberhardt, semble acquise à ce projet de colonisation, elle a fait usage de toute une poétique littéraire pour séduire " je sens qu'il vaut mieux pousser des moutons que de faire corps avec

une foule, et je ne mets certainement aucun orgueil, aucun romantisme dans cette constatation"⁽³⁶⁾

Elle n'hésita pas à critiquer la vie monotone d'Alger, dans un texte intitulé "Éloignement" qui signifie d'ailleurs rapprochement des jouissances d'une vie réelle, d'une quiétude totale, d'un amour pur, d'un affranchissement de l'âme. "Alger, j'avais dû mépriser des gens je n'aime pas à mépriser... je voudrais tout comprendre et tout excuser. Pourquoi faut-il se défendre contre la sottise, quand on n'a rien à lui disputer, quand on n'est pas de la partie!"

Est-ce une sottise, le fait d'habiter Alger? Ou bien la sottise serait de ne pas faire comme Eberhardt l'aventure du désert ?

Rien n'est confus dans l'esprit de Eberhardt, tout est clair, et puis elle ne cache rien « maintenant, je me suis éloignée, et je sens mon âme redevenir plus saine naïvement ouverte à toutes les joies, à toutes les sensualités délicates des yeux et du rêve ».

Il s'agit donc d'un éloignement de charme, désiré pour combler le vide et les déceptions en entamant une carrière nouvelle pleine de succès, dans le calme et la sérénité où l'on se dispose de penser, là où un vrai « chez soi » l'attend ; « je retrouve dans la seule rue arabe du village des impressions calmes de « chez moi »⁽³⁷⁾ qui date du mois de Ramadhan, l'an dernier ». Cette expression entre guillemets est révélatrice. Au fait Eberhardt, mi- russe, mi- allemande, mi- suisse et encore moins française ; ce « chez moi » qu'elle a retrouvé était de quel horizon ?

La réponse nous vient toujours d'elle, décidée et résolue, attachée à cet espace, qu'elle fait frapper de bleu blanc rouge,

rien ne retiendra sa volonté pour une nouvelle aventure sans cesse un nouvel amour, loin des soupçons, loin de la vie morose, où elle ne sera plus réveillée en sursaut par les cauchemars, pour chanter la tendresse et écouter les histoires douces.

Dieu n'a pas donné d'ailes à l'homme, mais il lui a donné mieux, pour voler plus loin qu'un oiseau, il lui a permis de rêver.

Isabelle Eberhardt, habilitée du Sahara algérien, incarne le mieux le sens du voyage, il est d'abord un mouvement des choses et un sens de la vie ; il est aussi une agitation de l'esprit mais particulièrement une pénétration de l'être ⁽³⁸⁾ « Voyager, ce n'est pas penser, mais voir se succéder des choses, avoir les sens de la vie dans la mesure de l'espace ».

Elle qui a voyagé sans destination, dont l'itinéraire ressemble beaucoup plus à une destinée spirituelle soufi qu'à une aventure, elle seule éprouve le gout et l'amour du voyage, et sait profondément de quoi il s'agit, « Ce ne sont pas des situations agitées, c'est un état d'esprit calme et vital qui fût celui de toutes les races humaines et qui s'éternise encore près de nous dans le sang des nomades ».

Oui, faudrait le dire, elle seule trouvait, à sa façon, les jouissances fortes dans cette simplicité. Ceci dit, il y a deux tendances dans ces récits, la première on vient de l'évoquer, la deuxième ; la plus importante était à notre avis de raconter le pays au présent.

Après la conquête et les révoltes, le colonisateur et l'indigène ont cessé de se révéler l'un à l'autre. Ils vivent côte à côte et face à face, continuellement exposés. Les frontières qui les séparaient ont toutes disparues.

Désormais, c'est dans le refoulement systématique qui s'articule autour de la dignité de l'homme qu'on prenne conscience de soi et qu'on devienne maître de son destin.

Il ne reste plus aucune initiative sinon l'anéantissement. Le refus ou le rejet ne se conjuguait plus au passé ; ils sont une culture permanente et une ontologie de l'étant

7/ Les tatouages poétiques :

De nouveaux mythes littéraires tentaient un dépassement esthétique du romantisme, loin de toute inspiration, le personnage indigène est perçu sous sa forme cubique ; c'est la tendance la plus proche de l'entendement.

Sur de vastes étendues, il est associé à une vision picturale drapée de couleurs où domine le bleu blanc rouge.

On peut comprendre cette symbolique dans « le lit 29 » de Maupassant, qui nous rappelle le type du bel officier Epivent qui semble triompher dans l'uniforme avec beaucoup de virilité.

Le rouge surtout, cette couleur éclatante revient avec insistance d'abord dans le récit de voyage de Fromentin lorsqu'il fit sa première remarque sur l'habit d'une petite fille dans le sud de Biskra. « Avec le splendide costume rouge et les riches colliers du désert... »

Mérimée, depuis son lit d'hôpital à Montpellier, imaginait la petite danseuse Djoumane à Tlemcen, avec de petites culottes bleues.

Eberhardt, même lorsque le contexte ne s'y prête pas, elle s'efforce sans raison à reproduire ce tricolore, ainsi de bout en bout de tous les récits sans exception, elle fait draper le paysage

d'un bleu, d'un blanc et d'un rouge vifs. «Au loin derrière les montagnes où une obscurité sinistre semble ouvrir les portes des ténèbres infinies, la mer déferle et gronde, tandis que mugissent les oueds boueux qui roulent des arbres déracinés et des roches arrachées aux flancs déchiquetés des hautes collines rouges ».

A chaque endroit, à chaque moment et situation, elle trouve la complicité des couleurs assourdissantes, elle nous pousse à aimer et nous efforce à apprécier ⁽³⁹⁾

« La dune d'un rouge d'or ardent tranche violement sur le fond bleu et sévère du Djebel Maktar »⁽⁴⁰⁾

Il lui arrive parfois qu'elle amassait, dans le récit, un tas d'objets, pour annoncer d'abord les couleurs proches avant de faire son choix préférable «devant les boutiques inégales on côtoyait des tas de légumes aux couleurs tendues, des mannes d'oranges éclatantes, de pâles citrons et de tomates sanglantes, on passait dans la senteur des guirlandes légères de fleurs d'oranger ou de jasmin d'Arabie lavé de rose avec, au bout, des petits bouquets de fleurs rouges »⁽⁴¹⁾

Sous un ciel vide et à travers des sommaires, ce tricolore revient avec insistance et se colle dans l'anonymat total.

Le personnage chez Hegel est l'élément essentiel fondateur de la notion du genre ; du genre romanesque par rapport à l'épopée dirait Lukacs. La notion du personnage ressemble un peu à l'arbre, les racines dans le sol, les branches et les couleurs du feuillage lui donne forme, ainsi le personnage, il a son ancrage dans tous les genres littéraires, mais c'est dans le fonctionnement d'un système narratif qu'il est habillé.

Il y a aussi chez Philippe **Hamon**⁽⁴²⁾ cette notion linguistique significative qui, tout le long d'un récit, elle recevra des étiquettes ; ce n'est que vers la fin, une fois remplie des différentes notions significatives, qu'elle aura son identité de personnage.

Abandonnés complètement par les leurs et par la société, ces personnages fatigués, rejetés, accablés par la misère et les maladies, réduits au néant sur le plan social, ne retrouvant aucun refuge, au quotidien d'un recouvrement aux heures mortes et aux lendemains incertains, ils avancent vers l'abîme sans borne dans la douleur et la tristesse ; l'errance fait leur présent fatidique et un passé aux souvenirs atroces.

Ils sont là, ni grâce ni rédemption, délaissés et cruellement peints, on dirait qu'ils appartenaient à une société anonyme, sans issue ni au-delà, rien ne leur permet de se dérober ; ils sont exposés éternellement aux souffrances, étouffés et paralysés.

Leur vie dantesque ressemble à un cauchemar ; exquis des foules des hommes et renvoyés dans une multitude de difficultés et contraintes insoutenables, habillés par la peur, la faim et le vide ; il ne leur reste plus aucune force à réunir.

Absents ! Ils vivent non en marge de la société, ils continuent d'exister mais en suspens. C'est définitif. C'est pourquoi ils n'ont pas le droit de se poser la question s'ils redeviendront à la normale ou pas ; Khala's. Ils ne s'inquiéteront même plus, au cerveau éteint, frappés d'une angoisse infinie et poussés par une mystérieuse destinée ; le cas de Derouicha et Rahil la juive.

La maigreur osseuse les transformait d'une physionomie humaine à une d'ogre « son visage sans âge et osseux, les yeux grands et fixes, ont la couleur terne des eaux dormantes et croupies ;⁽⁴³⁾ ou le cas de Sâadia et Habiba, depuis des années assises devant une mesure en boue séchée ; « (...) tout cet appareil jette comme une ombre sinistre sur ces vieux visages émaciés et édentés »⁽⁴⁴⁾

Ces personnages muets, laissent leur corps s'exprimer et témoigner d'une société qui n'a pas d'époque, régie par la seule loi du viol et du crime. L'obscurité et la méfiance farouche viennent ternir leur regard, sous la torture sénile et brutale d'individus ; parents ou proches, seconds maris ou beau-père cruels, l'inutilité de la vie s'impose... n'aimait-on pas la mort à défaut de l'amour ! La chair de Taalith se révolta, comme une prière se jeta dans le gouffre noir, le puits se remua puis tout se tut.

Condamnés dans leurs coutumes et traditions, prisonniers dans leur éducation et dans leur culture, à l'exemple de Kheira qui fut donnée par son père en mariage, à un khemmas aussi pauvre que lui et qui avait déjà deux jeunes épouses. Son mari mourut, elle rejoint la maison paternelle et un jour elle prit un bâton et s'en alla le long des routes en demandant l'aumône au nom de Dieu. Elle lave les mortes et mendie.

Le personnage féminin victime de l'amour étrange qui découle des mœurs figées, connaît toutes les affres, la tristesse des flammes de la passion ; le sort fatal se lit sur les yeux...

Toutes ont été victimes d'imposture et de trahison, bien enveloppées dans les ablutions de la prière et le dikr, de si

Abdeslam le marocain au visage bronzé, le regard profond et malin d'un véritable (saher) sorcier. Il invita Rahil, la juive, jeune femme d'une beauté splendide. Pincée par la peur et le chagrin, elle était venue prédire.. «viens, les chiens me connaissent et les esprits ne s'approchent pas de celui qui marche dans le sentier de Dieu »⁽⁴⁵⁾

Rahil ne savait pas que son charme gracieux réveilla les soupîres du démon « il lui prit les poignets », insolente fût-elle, mais irrésistiblement l'inclina vers le tapis, en un court moment de volupté douloureuse lui prédit son avenir ; lui signifia de partir avec un hochement de la tête et des épaules, après avoir accompli sa funeste besogne et lui dit va à ton destin »

Il retrouva le cadavre sur la plage, parmi les herbes « deux coups de baïonnette avaient transpercé la poitrine ».

Au moment où le destin vient à sourire et la vie à commencer pour ces personnages, tout s'éclipse et s'éteint, ... plonge silencieusement dans les ténèbres.

Muets, à peine quelques mots prononcés à l'intérieur d'eux-mêmes, et que ne renseignent absolument rien sur leur existence intérieure. Cela révèle des considérations et préjugés de l'auteur qui a choisi de rapporter tout et de l'afficher à l'extérieur, en chargeant un narrateur de la fonction phatique ou conative selon Jakobson pour agir sur le destinataire.⁽⁴⁶⁾

Le narrateur est toujours dans le sens différent, vers ces personnages dont il connaît tout, même leur vie intérieure quand celle-ci existe, et vers le lecteur dont il doit tout rapporter ; au point où le destinataire devient un obsédant du discours. C'est à ce jeu double que le narrateur oriente ses efforts de témoignage.

Dans «la main», le narrateur raconte l'événement de la profanation de sépulture par une vieille, en direct, comme témoin oculaire en espace et temps ; ainsi, il fait valoir ces actes à la vérité.

Il indique la source exacte avec précision, avec le sentiment qu'éveillait en lui tel ou tel acte, c'est à ce moment-là que sa fonction change du témoignage à une fonction testimoniale. « Nous rentrions, un spahi et moi... nous vîmes une forme... la femme, le visage ridé s'agenouilla et s'est mise à creuser. Quand elle se redressa, elle tenait une des mains du mort, coupée au poignet »⁽⁴⁷⁾

Le lecteur est effrayé par la scène, tellement le narrateur racontait avec précision ce qui se passait devant ses yeux. Il reproduit l'effet psychologique du choc que rechercherait l'auteur, c'est donc la position idéologique qu'il exprime à travers un quasi-monopole de son narrateur.

Dans ce cas, cette fonction testimoniale nous facilite le problème soulevé par Marc Soriano⁽⁴⁸⁾. Comment se permet-on d'éclairer un texte, un document, de lui donner son sens, celui qu'il a eu à l'époque et celui qu'il a maintenant ; en bref d'éclairer son devenir, ce qui est fondamental si nous voulons parvenir à quelques objectivités.

8/ L'étrange Camus et son indigène européen :

Albert Camus, a réuni l'indigène et le colonisateur dans un conflit d'insolence à insolence, qu'il a voulu qualifier d'interminable. Dans ce duel, l'indigène joue dans la provocation, le français sent qu'il perd une qualité autrefois gagnée, celle d'un vainqueur.

Sur une terre mole et endémique qu'ils partageaient à l'aide d'une matière dure, sachant que ni l'un ni l'autre, n'est prêt à céder. Ils déploient le pouvoir incontestablement létal de la matière, mais le cuivre de l'arme à feu l'emporta sur l'acier d'une lame brillante du couteau.

Longtemps, on a cru que l'auteur de l'étranger avait raison de dévoiler les intentions macabres des deux antagonistes pour remettre de l'ordre en imposant une justice comme solution. Oui, mais cette position philosophique camusienne consistait à apaiser une situation à titre préventif, loin de préconiser une solution radicale, la justice dont il est question, finalement est celle du système dominant.

L'auteur vient, avec sa pensée existentialiste, au secours des thèses de domination et soumission, lesquelles thèses, durant des décennies de l'occupation, ont fait du dialogue sans consensus plutôt des négociations d'hostilité ; faisant comprendre au vaincu que tôt ou tard il sera anéanti par le massacre ou par l'assimilation ⁽⁴⁹⁾

Sur un espace fragile, les deux regards se targuent... une pénurie de sagesse régit au gré de la désolation, les deux attitudes, dans le silence de la haine ; condamnables, les deux à la fois, selon l'option philosophique de l'auteur qui refusait par

ailleurs l'intuition et l'intelligence : l'arabe a tort en premier, le français aussi.

Camus oublie l'injustice, il oublie que la imite entre les deux communautés, dès le début, était faite de violence, de sang pour abréger ; il ne va pas jusqu'aux dénégations mais fait silence sur tout. Il rejoint V. Hugo qui disait : «c'est la civilisation qui marche sur la barbarie »⁽⁵⁰⁾

Ces propos malsains raisonnaient depuis longtemps dans l'esprit de beaucoup d'écrivains qui continuaient de susciter les mêmes visions.

Sans le vouloir, Camus posait la véritable question, finalement celle de l'indigène européen, le colon, qui apparaît à travers le récit romanesque de l'étranger, éternellement médiocre et tordu. Tout ce qui est exposé dans sa démarche est émanation d'un instinct et non d'un esprit ; insinue la violence et l'horreur anthologique, seule démarche vers le néant qui, lui restait à entreprendre.

Le mépris de l'argumentation philosophique et psychologique développe l'idée de refuser la vie à l'autre et de le réduire, est inéluctable ; professé dont l'unique souci est de provoquer l'existence vulgaire, car elle est vulgaire dans son essence. Camus remet en cause l'existence au lieu de condamner l'être responsable du désordre dans le monde

- 1- Abdelkader Djaghloul, voir « Il faut relire Daumas », introduction à mœurs et coutumes de l'Algérie.
- 2- Eugène Daumas, Mœurs et coutumes de l'Algérie, Sindbad, Paris 1988, P. 106. Daumas, partagé entre la critique de l'arabe et la fascination de la vie bédouine à l'origine de la bravoure et de la sagesse de ces gens, il

continue « ces hommes qui passent leur temps sous la tente, qui vivent de l'épée et du fusil, sont familiers avec l'immortelle poésie du coran, et ont su toutes les choses humaines mille aperçus pleins de finesse, P. 107.

3- Op. cit. P. 178.

4- Jean Dejeux, littérature maghrébine de langue française, introduction générale et auteurs, éd. Naaman, Québec, 1978.

Dejeux souligne l'esprit subjectif de cette littérature et omet la tendance anthropologique. "Littérature exotique, faite de clichés sur le désert, les colons, les spahis ou les caïds, littérature de carte postale... », p.14.

Jean Dejeux, littérature maghrébine de langue française, introduction générale et auteurs, éd. Naaman, Québec, 1978.

Dejeux souligne l'esprit subjectif de cette littérature et ouvre la tendance anthropologique. "Littérature exotique, faite de cliché sur le désert, les colons, les spahis ou les caïds, littérature de carte postale.

5- Anne-Marie Nisbet : Le personnage féminin dans le roman maghrébin de langue française, des indépendances à 1980, présentations et fonctions, édition Naaman, Montréal, 1982. Voir à ce sujet : Guy Daninos : Les nouvelles tendances du roman algérien de langue française, édition Naaman, Montréal, 1979.

6- Ducrot, correspondance, T.II.

7- Charles Perrault 1628-1703, homme de lettres, courtisan de Louis XIV, élu à l'académie française en 1671.

8- Le Duc de Rovigo-ancien ministre de la police, connu pour le massacre et l'extermination d'une tribu entière de 12 000 membres...

Voir Mustapha Lachraf, l'Algérie, Nation et société. SNED, Alger 1978, p.57.

9- Depuis la conquête de 1830, ne cessait de retentir les débats sur la liberté et les droits des peuples colonisés, sur la reconnaissance des crimes ; ce fut le cas du rapporteur de la commission de l'esclavage et de la colonie de l'Algérie" ni pour ni contre".

10- Toutes les lois renforçaient la domination militaire et la colonisation sous toutes ses formes, la loi Crémieux, propositions de lois de la commission du Duc de Broglie (1840-1843), le décret du 27 avril 1848...etc.

- 11- Victor Hugo, Lamartine, Tocqueville, Chateaubriand, ...la liste est longue
- 12- Alexis de Tocqueville, Sur l'esclavage, éd. présentée et annotée par Seloua Luste Boulbina, Barzakh, Alger, 2008, P. 12.
- 13- Albert Camus préconisait une justice, selon lui, elle assurerait l'égalité entre les indigènes et les colons dans le cadre d'une société moderne ou l'indigène reconnaît le statut dominant de l'européen et celui-ci, accorderait le droit civil de l'indigène ; en sommes, la supériorité de l'un et la soumission de l'autre, dialoguent dans l'esprit de Camus comme dans une justice divine entre les anges et djins.
- 14- Chateaubriand, mémoires d'outre-tombes
- 15- Hegel, leçon sur la philosophie de l'histoire. Hegel évacue complètement l'Islam d'une idée même de transition ou de simple présence dans le monde occidental moderne.
- 16- Jacques Bossuet, Oraison funèbre de Marie-Thérèse.
- 17- Jacques Bossuet, Oraison funèbre de Marie-Thérèse.
- 18- Ghani Merad, Op.cit., P. 14 en réalité, une nation qui a enfanté savants et hommes lettres dans tous les domaines de la science et du savoir ne pouvait jamais réduire à l'inculte, la médiocrité et subir la soumission. Ghani Merad, signale d'après Mohamed Bekhouycha une liste, pour la seule ville de Tlemcen, de médecins, théologiens, grammairiens, historiens, géographes, poètes.
- 19- Il cite un parmi ceux à raisonnante universelle le grand mystique Abou Madyan, l'historien El Makkari, le fondateur de la philosophie de l'histoire Ibn Khaldun.
- 20- Ironie de l'histoire, un espion à la solde du général Bugeaud, révélait dans un rapport que les étudiants Sidi Abderrahmane de Djmâa- Saharidj à l'est de T. Ouzou s'étaient organisés en commandos dont le nombre s'élevait à 600 ou 700, tous savaient lire et écrire, ces étudiants se battaient volontiers. Cette zaouia à elle seule avait le mérite de structurer toute une armée.
- 21- Une autre anecdote, lorsque Bugeaud posa la question aux paysans qui ont défendu leurs villages en Kabylie et ont refusé de déposer les armes, ils répondirent : « Devant un tel déploiement de forces, nous étions

disposés à nous rendre, mais nos femmes indignées par ces dispositions pacifiques, firent le serment qu'elles ne nous reverraient plus si nous ne défendions pas, en dépit de tout.

- 22- Voir à ce sujet, Mustapha Lachraf, op.cit. P. 102.
- 23- Jean Paul Charnay, le Contres-Orient ou Comment penser l'autre selon soi, éd. Sindbad, Paris, 1980.
- 24- Alexis de Tocqueville, œuvres complètes, T. III, Vol. 1, écrits et discours politiques, Paris, Gallimard 1962.
- 25- Alexis de Tocqueville, de la colonisation en Algérie, Paris, éd. Complexes, 1988
- 26- Alexis de Tocqueville, sur l'esclavage, Op.cit.
- 27- Apulée, l'âne d'or ou les métamorphoses, traduit par Désiré Nisard, éd. L'odyssée, 2009
- 28- Eberhardt, l'écriture de sable, P.89.
- 29- Gérard Genette, Figure III, éd. Du Seuil, Paris, 1972, P. 13.
- 30- Eberhardt, l'écriture de sable, P.34
- 31- La chanson de Roland, récit intégral, éd. Gallimard, Paris, 1979.
- 32- Après la victoire de Charlemagne et la reprise de Saragosse où l'émir Marsile est mort, la veuve de oporsile est emmenée captive. Elle a été protégée et nourrie de tous les soins, au point qu'elle a fini par se convertir.
- 33- Ernest Renan, La réforme intellectuelle et morale.
- 34- Tocqueville, œuvres, éd. Beaumont, T. VIII, P. 257
- 35- Renan, Op.cit.P.67
- Renan fait une étonnante différence entre les forces immorales et les forces fanatiques, il préfère un peuple immoral, car les idées fanatiques abêtissent le monde
- 36- La loi 1807, ensemble des textes juridiques fondamentaux, réunis sous l'appellation générale de codification napoléonienne, promulguée par une loi du 21 mars 1804.
- 37- Eugène Fromentin, un été dans le Sahara, ENAG éditions, Alger, 2001, P.20.
- 38- Prosper Mérimée, Carmen, librairie générale de France, Paris 1973, P.385

Djoumane, Titre de la nouvelle, est le nom de la jeune fille danseuse, décrite par Mérimée dans un spectacle dont les événements se passent à Tlemcen.

39- Fromentin Op.cit.

40- Eberhart, écriture de sable, P. 79

41- Ernest Renan, op.cit, P. 165.

42- A rappeler que Renan a élaboré une thèse en philosophie religieuse sur l'Andalous Ibnou Roshd, intitulée Averroès et l'averroïsme », soutenue le 09 aout 1852 à Paris Sorbonne.

43- Eberhardt, Dans l'ombre chaude de l'Islam, Librairie Fasquelle, Paris, 1902.

44- Ibid.

45- Ibid

46- Martin Heidegger. Holzwege (chemins qui ne mènent nulle part), traduit de l'allemand par Wolfgang Brokmeier, Gallimard, 1980.

Pour Heidegger, l'existence à l'étant, elle est cause et raison, c'est ainsi qu'il fait la différence entre un dasein jeté au monde, déchu (un être temps) et un dasein incontournable (Angst) résolu, envahit par la conscience et la détermination.

47- Eberhardt, l'écriture de sable, op.cit. ; « Sombre et hautaine envers ses semblables et les clients en veste ou pantalon rouges », p. 65

« Avec sa veste bleu de ciel, toute chamarrée d'or, ses bottes rouges et son burnous de fine soie blanche, le nomade avait grand air », p. 75

48- Eberhardt, Dans l'ombre chaude de l'Islam.

49- Ibid.

50- Philippe Hamon : Pour un statut sémiologique du personnage, in, Poétique du récit, édition Du seuil, Paris, 1977.